

LANDES-
UND STADT-
BIBLIOTHEK
DUSSELDORF

Z 796
28 + 611.9

XV^e ANNÉE. — N^o 340. — 15 Mars 1868.

LA FRANCE ÉLÉGANTE

ET

LE MONITEUR DES MODES DES DAMES ET DE L'ENFANCE

JOURNAL LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, PROFESSIONNEL

GRAVURES NUMÉROS 866 ET 868 — PATRON COUPÉ

COURRIER DES DAMES

QUE vous dirais-je, chères lectrices, des murmures printaniers apportés sur les ailes des vents? Tout cela est sujet de babillages et de commentaires sans fin, car, en réalité, il est encore un peu tôt pour que la mode ait fait publier ses décrets.

Donc, je dirais : *On dit* que les confections préférées seront les basquines demi-longues, accompagnées à la taille d'un chou ou d'un gros nœud de large ruban faisant longs pans, dépendant d'une ceinture posée par-dessus la confection, qui se fera avec ou sans plis derrière, et dont le bas prendra des courbes plus ou moins arrondies, dans le style d'une jupe retroussée à la manière des bergeronnettes de Watteau.

Enfin, je crois pouvoir prédire pour le printemps, et par conséquent pour l'été, que robes, confections ou chapeaux auront un cachet tout chiffonné.

Ainsi, sur une toilette en faye nuance vin de Bordeaux, j'ai vu une basquine en faye noire.

A la suite de la couture descendant sur la hanche, on forme cinq jolies draperies, sur lesquelles on pose chou de satin ou nœud de ruban.

Pour toilette habillée, nous aurons l'écharpe Marie-Antoinette, pareille aux robes.

La basquine elle-même se fera parfois de même étoffe.

Comme nous sommes actuellement en plein engouement pour tout ce qui rappelle les modes au temps de Louis XVI, les soieries nouvelles seront, dit-on, changeantes.

Ainsi, j'ai vu des taffetas changeants bleu et noir, violet et noir, jaune et noir.

On les destine aux premières toilettes de visite à faire au printemps.

La vogue sera tout particulièrement acquise aux teintes à reflets dorés.

Parmi les nouvelles robes qui ont passé sous mes yeux, j'en citerai une noire à reflet violet.

29.07.941

Le premier jupon est orné d'un volant Marie-Antoinette.

Au-dessus, seconde jupe bordée d'un plissé en satin violet, et retroussée quatre fois par des ruches de même satin remontant jusqu'à la ceinture.

Au bas de chaque ruche, chou en satin, avec bouts longs de 15 à 20 cent.

Corsage ajusté, ouvert devant sur un plastron garni de petits plissés échelonnés.

Manches justes, avec plissé du haut et du bas.

Cette toilette se complète par une petite casaque ajustée, froncée en éventail derrière et garnie de choux en satin pour relever la basque toujours à la suite de la couture tombant sur les hanches, ce qui lui fait, vers le bas et derrière, former un demi-cercle.

Une autre robe est noire à reflets dorés, avec première jupe ornée par trois rangs de rouleautés en satin noir, sur lesquels serpentent des petits rubans n° 4 en satin doré.

La seconde jupe forme tunique à traîne derrière et devant, se complète par un tablier duchesse, encadré par deux biais noirs serpentés de satin doré.

Le bas du tablier, de même que tout le tour de la tunique, se découpe à dents de loup, bordées d'un fin liséré doré.

A la tête de ces dents, biais noir serpenté de jaune.

De place en place, sur des distances de 25 à 30 cent., ces biais s'arrêtent brusquement pour se tourner en colimaçon, au centre duquel on fixe un chou de ruban en satin fileté jaune d'or.

Corsage ajusté, ouvert en châle et garni par deux biais tournant sur le bord de l'échancrure.

Sur les épaules, derrière et devant, ces mêmes biais forment double colimaçon croisé.

A ceux croisant devant, on ajoute un petit chou de satin.

Manches justes, ornées du haut par un jockey dentelé, avec biais à la tête formant double colimaçon, croisant sur le jockey.

Comme complément de cette toilette, petit paletot droit, dentelé autour.

On pourra ne pas craindre, même au printemps, d'employer le satin comme garniture de robe ou de confection, car on en voit sur les casques, sur les chapeaux et sur les robes en soie.

Le satin se pose en nœuds, en biais, etc.

Pour toilette d'intérieur, on emploie le cachemire.

J'ai vu une robe gris-blond, avec jupe ornée sur trois rangs de très mignonnes ruches en ca-

chemire, ayant au milieu un rouleauté vert en satin.

Ces garnitures remontaient en biais sur le devant de la jupe et du corsage, fermé en redingote.

Sur cette robe, on jette un mantelet Marie-Antoinette, ruché sur deux rangs tout autour.

Derrière, sur les pans croisés du mantelet, gros chou de satin vert à longs bouts.

Parmi les réapparitions nouvelles, l'usage de porter le petit tablier va, dit-on, revenir; on en joint aux trousseaux des jeunes mariées.

J'avoue que cette mode est peu élégante, comme tout ce qui a l'air de vouloir garantir une robe, comme les tirettes qui la relèvent méticuleusement.

J'admettrai le tablier s'il se fait pareil à la robe et avec garnitures assorties, afin qu'il ait l'air d'un complément d'ornement et non d'un préservateur.

L'élégance est la poésie de la toilette: il faut se garder d'y porter ombre. La toilette, c'est comme la beauté d'une femme: il ne faut pas que l'on se doute que c'est grâce à une foule de petites ruses que l'une et l'autre brillent plus longuement.

Ainsi, j'admets le costume court, je déteste celui à tirettes, et je comprends la robe à traîne, qui s'étale gracieusement à la suite d'une jolie femme. S'il faut absolument la relever, un mouvement gracieux de la main n'est-il pas préférable aux prosaïques tirettes? Seulement, il est vrai que tout le monde ne sait pas retrousser sa robe avec élégance, et j'ajouterai aussi que toutes les femmes n'ont pas la beauté en partage. Faut-il, pour cette raison, ne créer que des toilettes ordinaires? Non certes; on doit toujours viser à la perfection en tout.

Les chapeaux couverts de violettes qui se font actuellement laisser, dans un coquet ensemble, échapper des émanations toutes printanières.

Chez Leroy et Albert, si vous saviez, chères lectrices, que de jolies choses il y a! Tout ce que l'imagination peut rêver de plus séduisant est étalé dans leurs élégants salons.

Ces modèles sont tout petits et doivent orner le sommet de la tête; c'est un mélange tout léger de crêpe liséré de satin, de tulle semé de bouclettes en satin, ou accompagné de longs voiles-mantille en tulle, zébrés d'entre-deux en blonde, posés sur ruban n° 4 en satin.

Une haute blonde encadre ces mantilles. Ces chapeaux sont charmants pour toilettes de théâtre.

La mantille se fait assez grande pour envelop-

per le visage, le cou et même les épaules dans de vapoureux nuages.

Avec les toilettes d'été, rien ne sera plus joli que ce genre de chapeau.

On composera aussi d'autres modèles tout dégagés dans le style des coiffures Watteau.

Ces nouveaux chapeaux ne seront pas néanmoins banalement ronds; mais enfin Leroy et Albert nous promettent des petites merveilles, mettant en pleine lumière de luxuriantes chevelures artistement disposées avec le talent que nous leur connaissons.

Les machines à coudre Wheeler-Wilson font des prodiges. Grâce à elles, il n'y a aucun caprice qui ne soit exécutable.

Je connais plusieurs jeunes personnes fort bien qui, cet hiver, se sont passé la fantaisie de fraîches toilettes du soir, qu'elles ont confectionnées et créées elles-mêmes.

Cette petite aiguille va si vite, qu'en bien peu de temps, sur tulle ou autre étoffe, il est bien facile de jeter des guirlande de feuillage ou de fleurs en satin découpé.

Parmi les détails de toilettes au choix desquels une élégante apporte le plus grand soin, il ne faut pas omettre de parler du mouchoir, dont Chapron nous offre journellement les plus ravissants modèles.

Lorsqu'on veut un mouchoir exceptionnel, un de ces types d'élégance exquise, un de ces mouchoirs allégoriques semés de fleurs et d'oiseaux comme une prairie, c'est chez Chapron, maison spéciale et de premier ordre en ce genre, que l'on fait son choix.

Pour conserver ou préserver la beauté de la moindre tache, le Lait antéphélique est reconnu d'un usage précieux.

Quelques gouttes jetées dans l'eau destinée aux ablutions du visage suffisent pour conserver la fraîcheur de la peau et la garantir de toute efflorescence, rougeurs ou taches de rousseur.

Dans ce dernier cas surtout, le Lait antéphélique est souverain. Puis, quoi de plus affreux que ce masque brun que l'on voit toujours reparaitre au printemps, si l'on ne fait pas usage du Lait antéphélique?

Les services de table, dont j'ai souvent parlé, ces services moitié cristal, moitié argent, dont la manufacture royale néerlandaise a établi un dépôt chez MM. Ménard et Saivres, ces services charmants, d'une légèreté et d'une élégance toute coquette, ont brillé à plus d'un grand dîner d'apparat.

LOUISE DE NOGAREL.

UNE AMITIÉ SOLIDE

Pierre et Julien étaient nés le même jour, presque à la même heure, et, quoique leurs deux natures fussent très disparates, peut-être même à cause de cela, ils avaient toujours été unis par une étroite et fidèle amitié.

Ils étaient fort dévoués l'un à l'autre; mais nous devons dire pourtant que le dévouement ne paraissait pas égal des deux côtés. Tant qu'avait duré leur enfance, le robuste et joyeux Pierre avait, comme il était naturel, protégé le frêle et timide Julien; mais plus tard, au contraire, ce fut Julien qui prit l'habitude de veiller sur Pierre avec une sollicitude maternelle; il s'inquiétait de la moindre souffrance de son cher compagnon, et le soignait avec des précautions souvent impatientantes et quelquefois rebutées.

Pierre ne savait-il donc aucun gré à Julien de cette méticuleuse affection? Était-il ingrat à ce point? Non certainement.

Pourtant, un jour, poussé à bout par je ne sais quelle exigence affectueuse, il rappela ironiquement au pauvre Julien désolé qu'une somnambule leur avait prédit qu'ils devaient mourir le même jour.

De fait, Julien, dont la nature était celle d'une sensitive, avait été vivement frappé de cette prédiction, dont lui, Pierre, n'avait fait que rire.

Nous ne prétendons pas pour cela que ce fût là l'unique source de l'inquiète amitié du pauvre souffreteux; peut-être même était-il content de prévoir un départ commun; mais enfin, il eût voulu que ce fût le plus tard possible.

A les voir tous deux, si l'un avait à entraîner l'autre dans la tombe, il semblait que ce dût être le maladif Julien, et que la prédiction fût surtout fâcheuse pour Pierre; mais la mort fauche si capricieusement sa sinistre moisson!

Quand vint l'âge de la conscription, ce fut une bien autre affaire. Ils tirèrent chacun un mauvais numéro, et Julien, réformé pour cause de santé, regretta de ne pouvoir partir à la place de son ami.

Il dit même, à cette occasion, ce mot superbe, qui résumait la situation:

— Je nous ménagerais mieux.

Pierre s'opposa absolument à ce qu'il l'accompagnât, et le suivit de garnison en garnison.

Peu après, la guerre éclata, et rien ne saurait peindre les angoisses du pauvre Julien.

Pierre était encore fort en sûreté, loin des champs de bataille, que son *alter ego* éprouvait déjà les poignantes émotions du premier combat. Ni repos ni trêve pour lui !

C'était toujours l'horreur de la mêlée, avec l'enivrement en moins.

Un jour, on apprit au village que Pierre avait été blessé.

Julien éprouva de vives douleurs pendant plusieurs jours, et fut obligé de se soigner sérieusement.

Il voyait bien que l'on se moquait de lui, mais il n'y pouvait rien : il était réellement malade.

Enfin, la paix se fit, et Pierre revint au pays, précisément lorsque Julien allait demander en mariage une fille charmante, Marthe, la perle du village.

Or, il se trouva que le soldat avait souvent rêvé, au bivouac et ailleurs, que cette perle lui appartiendrait.

En apprenant les projets de son ami, il ne dit rien ; mais il tomba subitement dans une mélancolie dont Julien connut bientôt la cause.

Songeant alors aux terribles ravages que le chagrin exerce parfois sur les natures fortes, il préféra renoncer à sa fiancée, et épousa une veuve acariâtre !

Les deux couples s'unirent le même jour.

La femme de Julien, qui n'était pas très belle, était fort coquette, et l'on parlait d'elle à la veillée plutôt en mal qu'en bien ; mais son mari s'en préoccupait peu.

— Si je devais être trompé, se disait-il, il est certain que cela arriverait le jour où Pierre le serait aussi ; or Marthe n'est point capable d'une chose pareille.

Cette habitude d'absorber les chances de son existence dans celles de l'existence d'autrui finit par lui faire perdre presque entièrement le sentiment de sa personnalité.

Il se tourmentait bien plus des légers malaises de l'autre que de ses propres maladies, quoique assez graves. Il lui semblait, en effet, que, lorsque viendrait le danger commun, Pierre en serait nécessairement le point de mire principal ; tandis que lui ne serait atteint que par ricochet.

Du reste, depuis qu'il voyait tous les jours l'objet perpétuel de sa sollicitude, il vivait assez tranquille ; la vue de la belle santé de son ami le rassurait et le réjouissait.

Et puis, Marthe était une si bonne femme, qui soignait si bien son mari !

Aussi, tous les jours, malgré le mauvais caractère de sa propre compagne, s'applaudissait-il du sacrifice qu'il avait fait.

On lui avait bien dit méchamment, pour l'effrayer, que Pierre était de complexion apoplectique ; mais un médecin consulté lui avait affirmé le contraire, et d'ailleurs, depuis son mariage, le robuste gaillard menait un genre de vie tout à fait satisfaisant, buvant peu, ne dormant guère et travaillant ferme.

Mais il faut si peu de chose pour abattre l'homme le plus vigoureux !

Un soir, après une rude journée, Pierre, en nage, se trouva dans un courant d'air, et cela suffit ; le lendemain, il était au lit, atteint d'une fluxion de poitrine.

Le pauvre Julien consterné fit pourtant d'abord meilleure contenance qu'on ne l'eût pu croire : devant l'imminence du péril, il essaya de se redresser. Mais la maladie faisant des progrès, son courage fut bientôt à bout, et il s'alita à son tour.

En vain, on lui affirma, ce qui était vrai, que son ami était sauvé, et allait entrer en convalescence ; il n'en voulut rien croire, et son état fut bientôt désespéré.

Aussitôt que la chose fut possible, Pierre se fit transporter chez lui ; mais il était trop tard : Julien devait mourir de la maladie d'un autre. Il eut à peine la force de tendre la main au cher visiteur inattendu.

— Allons ! lui dit-il avec un sourire navrant, la sorcière avait menti : je pars seul.

Et il ajouta, par un retour instinctif :

— Pourtant, veille bien sur toi jusqu'à la fin du jour.

Pierre put suivre le convoi de Julien, et il pleura sincèrement cet être faible qui avait vécu à son ombre, et que venait de briser le souffle dont lui-même avait été courbé.

LUDOVIC DUPERCHE.

LE SCAPULAIRE

C'est l'heure des batailles; il y a des frémissements d'acier dans l'air, et la brise qui passe apporte avec elle la fanfare tapageuse du clairon.

Là bas, le sang rouge et chaud jaillit des artères humaines, se mêle à la poussière de la terre et fait de la boue.

Ferme au poste! Le beau récit qu'on lira dans les bulletins! Savez-vous ce que c'est qu'une marche de flanc? Et vous imaginez-vous ce que peut être un front de bandière? Non, ni moi non plus, et Gertrude encore moins.

Elle sait seulement que son fiancé est là où le canon tonne, et qu'il y a péril.

Elle pleure, la blonde enfant, et elle prie; elle baise avec ferveur son scapulaire. Elle a donné le pareil à Jean, qui le porte toujours sur sa poitrine.

A la mêlée, mon Jean! au devoir, et bravement!

Gertrude, la brave fille, ne voudrait pas qu'il reculât d'une semelle; et Jean ne reculera pas.

En avant! Sous la mitraille, en pleine tempête de fer et de feu, en avant! et à la volonté de Dieu!

Gertrude s'est endormie, brisée par la fatigue et l'angoisse.

Dans son rêve, elle entend de sinistres grondements, là-bas, vers cet horizon inconnu qu'empourpre lugubrement un soleil rouge. Mais les chants célestes des Séraphins ailés dominent toute rumeur et tout bruit, et la lumière sereine d'une petite étoile du bon Dieu éteint la lueur du météore sanglant.

Elle la reconnaît bien: c'est l'étoile qu'ils ont tant de fois contemplée ensemble, celle où leurs regards devaient se réunir, à l'heure convenue, pendant la séparation.

Jean la regarde-t-il aussi à cette heure, la petite étoile? La fumée de la poudre la cache peut-être à ses yeux; mais il en a le rayonnement dans le cœur.

Gertrude poursuit son rêve lugubre; il lui semble que des gouttes de sang versé jaillissent jusqu'à elle et tachent son lit blanc. Elle voit Jean qui pousse à l'ennemi, et, tendant les bras,

elle veut s'élançer vers lui; mais elle l'essaye en vain, et, semblable au peuplier de la prairie que tord l'ouragan, elle s'agite sans pouvoir quitter la place où l'enracine une force invincible et inconnue.

Et toujours Jean marche en avant, droit vers la gueule des noirs canons qui vomissent la mitraille et la mort.

— Ce n'est plus le devoir qui te conduit, mon Jean, c'est l'enivrement qui t'entraîne. Pense à moi, qui t'attends; ne va pas plus loin. Les autres soldats sont en arrière, et te voilà presque seul au combat. Arrête-toi, Jean; au nom de notre amour, ne va pas plus loin.

Mais Jean ne l'entend pas, et toujours, toujours il pousse au danger.

Gertrude palpite d'effroi, et fait un suprême effort pour le rejoindre. L'éclair sinistre de la poudre enflammée court presque au ras du sol, et tout à coup un épouvantable fracas en sursaut la réveille.

Elle ne se trompe pas: ce sont des coups frappés au volet qui, tout à l'heure, sont arrivés à son oreille avec le grossissement du songe.

Lui peut-être, c'est lui!

D'un bond, elle saute à la fenêtre, l'ouvre toute grande, et le tableau qui épouvantait son sommeil semble s'offrir encore à ses regards, tant l'aube se lève sanglante à l'horizon.

Ne va-t-elle pas revoir le soleil rouge de son sinistre rêve?

Une âpre brise agite les arbres qui gémissent, et enveloppe la nature entière d'un frisson.

A quelque distance, au détour du chemin, une forme humaine se détache noire sur le ciel pourpre, et les lueurs hésitantes du matin lui donnent un aspect fantastique.

Cet homme est armé: c'est un soldat!

Le cœur de Gertrude bondit; un cri d'appel va s'échapper de sa gorge, mais ce cri n'arrive pas à ses lèvres. L'homme, d'un geste, semble lui désigner un objet qu'elle ne voit pas encore; puis il s'enfuit, et disparaît derrière la haie épaisse.

Voilà Gertrude sur le chemin; c'est bien dans cette direction que le doigt de la vision s'est étendu; il a montré l'arbre favori au pied duquel Jean s'est si souvent assis avec elle, pour lui murmurer à l'oreille la vieille mélodie des espoirs d'amour.

Qu'y a-t-il donc là? Gertrude a peur, et pourtant elle veut voir; elle veut voir, et elle voit. Là, suspendu à la branche la plus basse, il y a le scapulaire de Jean. Elle l'arrache de la branche et le porte à ses lèvres.

Qu'est-ce donc que cela ? Ces taches noirâtres, n'est-ce pas du sang figé ? Oui, c'est le sang de Jean, le sang de Jean étendu mort sur quelque champ de bataille ; elle ne sait où, elle ne le saura jamais : le camarade chargé de lui apporter la relique suprême n'a pas osé accomplir sa mission tout entière. Jean est mort, il est mort bravement, voilà tout. Qu'importe où et comment ?

Plus rouge que le soleil de sa nuit, plus rouge que l'aube de son matin, un nuage passe devant les yeux de Gertrude, et les brins d'herbe baignés de rosée lui semblent distiller des gouttes de sang. Du sang ! toujours du sang !

Sans doute, Gertrude versa avec ses larmes tout celui de son cœur, car depuis ce jour elle est restée pâle.

Elle porte sur sa poitrine le scapulaire de Jean. Après avoir prié, chaque soir elle le baise, et seulement alors une nuance rosée passe sur son front.

JULIE BLANC.

LES JOUEURS DE MOTS

Deux collégiens. — Un écolier, voulant entrer en sixième dans un collège de jésuites, fut trouver le préfet pour être examiné. Tout en se promenant avec le petit bonhomme, le bon père, qui le déclarait peu capable, demanda : « Dites en latin : Je suis un âne. »

— *Sequor asinum,* » répond l'enfant.

A une date plus récente, un élève prêtait une oreille trop distraite à une leçon de son professeur de philosophie, sur Descartes. La réprimande ne tarde point.

« Vous ne suivez pas, monsieur. A quoi pensez-vous donc ? »

— Pardon, monsieur, je pense... donc je suis. »

LOREDAN-LARCHEY.

COURRIER DES SALONS

Depuis qu'on est en carême, le plaisir s'est mis tout à fait en route. Le mois de mars est le mois des bals, des réceptions et des concerts.

Les deux fêtes costumées qui ont eu un grand cachet d'élégance sont celles de M^{me} la baronne de Bisaccia et celle de M^{me} de Montgommery.

Chez M^{me} de Bisaccia, M^{me} la comtesse d'Imécourt était en Abyssinienne, du noir le plus beau et le plus naturel ; la comtesse Odon de Montequiou, en camargo du plus charmant effet, et étincelante de pierreries ; M^{me} de Montgommery, en costume de vivandière de hussards ; la marquise d'Aoust, en Esther de la Bible ; la jeune comtesse d'Estourmel, née de Castellane, était en bouquetière Louis XV ; la comtesse de Ludoc, née de Beauveau, était en costume Louis XV, la baronne de Poilly, en costume de M^{me} Sass dans l'*Africaine* ; la princesse d'Hersin, en Elvire de *Don Juan* ; la gracieuse comtesse de Castellane, en dame de la cour de Louis XVI, avec très haute coiffure et large rosace de diamants, fixée de côté ; au cou, riche collier de perles fines à six rangs ; M^{lle} Valentine de Castellane, qui faisait son entrée dans le monde, avait un très joli costume Louis XV. Sa belle chevelure disparaissait sous un nuage de poudre à la maréchale. M^{me} de Budberg était en Italienne.

L'entrée de la *Noce de village* était des plus brillantes.

En outre de la jeune et belle mariée, la comtesse Robert de Beaumont, il y avait M^{me} de Castries, la comtesse de Candelle, en costume du temps de Marie de Médicis, rouge, blanc et or.

Au bal costumé de M^{me} de Montgommery, le marquis de Galiffet, travesti en chef de cuisine, a apporté un plat monté, au-dessus duquel figurait un champ de courses avec les chevaux lancés sur la piste et le poteau où était inscrit : « Grand prix de 1867, le tout en sucre, signé *Siraudin-Reinhart*. »

La série des concerts a commencé aux Tuileries.

Le premier concert a eu lieu lundi 1^{er} mars.

La première partie se composait :

- 1^o Chœur de *Moïse*. Rossini.
- 2^o Duo de *Mireille*, chanson de Mongali (M^{lle} Nilsson et Capoul). Gonnod.
- 3^o Chanson des *Djinns* (M^{lle} Marie Rose). Auber.
- 4^o Solo de violon. Vieuxtemps.
- 5^o Air du *Pardon de Ploermel*. Meyerbeer.
- 6^o Duo de *Rigletto*. (M^{lle} Nilsson et Crosti). Verdi.

Deuxième partie

1° Introduction du troisième acte et duo du
Premier jour de bonheur. Auber.

(M^{me} Cabel, M^{lle} Roze et chœurs.)

2° Cavatine de *Roméo et Juliette* (Capoul.)
Gounod.

3° Élégie et valse des *Bluets* (M^{lle} Nilson).
J. Cohen.

4° Duo du *Maître de Chapelle* (M^{me} Cabel et
Crosti). Paër.

5° Romance du *Premier jour de bonheur* (Ca-
poul). Auber.

6° Quatuor de *Martha* (M^{lle} Nilsson et Marie
Rose, Capoul et Crosti). Flotow.

Le samedi 29 février, il y a eu un très beau dîner chez M^{me} Abeille, avenue Gabriel, dont faisait partie le comte de Nieuwerkerke, le comte et la comtesse de Gruy d'Artsy, née de Lowenthal, le vicomte du Manoir, chambellan de l'Empereur, le vicomte et la vicomtesse de Kersaint.

Le soir sont venus :

M. et M^{me} Milner Gibson, M. Guel y Renté, le prince de Polignac, M^{me} de Mussalli, le vicomte et la vicomtesse de Rancy, M^{me} Tissot, M^{me} Ernest Gittois.

Le samedi, 14 mars, il y aura musique et comédie également dans ce coquet hôtel de M^{me} Abeille.

On parle de chœurs d'amateurs, où figureront, entre autres, la comtesse de Gouy d'Artsy, née Abeille; M^{me} Tissot; M^{lle} Peautre, nièce du grand peintre Decamps.

On doit également jouer trois actes des *Femmes savantes*.

Les cinq rôles de femmes sont ainsi distribués :

M^{me} Abeille et M^{lle} Gillois : la duchesse de Bajano.

M^{me} Lesonfucher, M^{me} Nust.

Le rôle de Trissotin sera rempli par Coquelin, qui, jouant ce soir-là dans *Paul Forestier*, quittera à onze heures et quart la Comédie-Française, et instantanément transformera l'Adolphe de Beaubourg en personnage de Molière.

Le bel hôtel que M. et M^{me} Lebey possèdent, avenue de l'Impératrice s'ouvrira lundi 2 mars, pour une seconde soirée dansante.

Peu d'appartements à Paris sont aussi bien disposés que le rez-de-chaussée de cet hôtel, dont les salons sont de plain-pied avec une admirable serre de plantes exotiques et de fleurs précieuses.

On y remarquait la baronne Haussmann, M. et M^{me} Lucien Michaux, le Baron Gourgaud, M. et

M^{me} Horace Gimzburg, M. et M^{me} Léopold Magnan, M. et M^{me} de Lima, M. et M^{me} Auguste Vitu.

On joue beaucoup la comédie dans les salons. Il y a deux pièces en vogue : *les Souliers de bal*, ravissante petite comédie de M. Octave Gastineau, interprétée par M^{me} Emma Fleury et M^{lle} Ponsin, de la Comédie-Française.

La donnée des *Souliers de bal* est singulière. Le style vif et le dialogue très gai.

L'acte de M. Gastineau a été joué il y a huit jours, rue Neuve-des-Capucines, chez M. de C..., le colonel de la garde nationale à cheval, vendredi, dans les salons artistiques de M. D..., boulevard Malesherbes, devant un auditoire très brillant.

A propos des *Souliers de bal*, il est arrivé à M. Gastineau une méprise des plus piquantes. M^{me} de B... avait vivement applaudi sa comédie.

— Seriez-vous assez aimable, monsieur, dit-elle à l'auteur, pour bien m'en accorder une copie. Je voudrais jouer le rôle de M^{lle} Emma Fleury.

M. Gastineau fut ravi et flatté de cette demande, et un beau matin de la semaine dernière, il se présenta chez M^{me} B... avec son manuscrit sous le bras.

— Qui annonçerai-je ? demanda la femme de chambre.

M. Gastineau resta indécis.

Il craignit que son nom ne fut pas suffisamment resté dans le souvenir de M^{me} de B... Il pensa qu'elle se rappellerait plus facilement le titre de sa pièce et s'armant de son manuscrit :

— Dites à M^{me} de B... que je lui apporte... les *Souliers de bal*.

La soubrette ouvrit la porte du boudoir de sa maîtresse, et annonça à haute voix :

— Le cordonnier de madame !

Vous jugez de son rire.

Voici une anecdote très authentique, qui peint à merveille les mœurs du jour.

Un tailleur bien connu, et qui s'en fait accroire sur sa position et sur sa fortune, rencontre sur le boulevard un de ses riches et nobles clients.

— Pardon, monsieur le comte, si je vous ai manqué de parole hier; mais j'ai eu tant à faire qu'il m'a été impossible de me rendre à votre hôtel.

— Qu'importe ! reprit le comte, qui est un homme très aimable et très bienveillant. Ce sera pour un autre jour; je ne suis plus pressé.

— D'abord, monsieur le comte, comme empê-

chement, j'ai eu une noce à laquelle il m'a fallu assister. Ensuite, une première au théâtre du Vaudeville.

— Ah !... et la pièce a-t-elle réussi?... Y avait-il beaucoup de monde ?...

— Heu !... heu !... le succès a été contesté. Quant au monde, la salle était comble ; mais une société très mêlée.

— Vous conviendrez pourtant, s'écria le comte en souriant, qu'il ne pouvait pas y avoir des tailleurs aussi illustres que vous.

Le vendredi 28 février, il y avait soirée musicale et théâtrale chez M^{me} Mélanie Waldor. Parmi les femmes élégantes, citons M^{me} de Richemont, M^{me} Monge et sa fille, M^{me} la générale de Baillancourt, M^{me} Claude Vignon, la baronne de Maistre, l'auteur de *Sardanapale*, qui s'appelle aujourd'hui *Ninive*, faisait partie de l'assemblée. Il y avait, en outre, le marquis de Valory, le marquis de Béthisy, le général et la générale Vinoy, le général et la générale de Baillancourt, M. et M^{me} Auguste Vitu, M. et M^{me} Hippolyte Lucas, M. et M^{me} Edouard Fournier, M. Marbeau, l'honorable président des crèches ; Joseph Karam, le chef maronite.

On a joué une très jolie comédie, *le Coquelicot*, interprétée par M. Aurèle, du Théâtre-Lyrique, et M^{lle} Marcus.

M^{lle} Agar a déclamé la magnifique poésie de Victor Hugo, 1811, avec un talent dramatique qui lui a valu de nombreux applaudissements.

Nadaud a dit plusieurs de ses compositions, entre autres *la Demoiselle du Château* ; et la gracieuse et jolie Marie Roze a chanté les *Djims*, le succès d'*Un premier jour de bonheur*.

Tel est le bilan des plaisirs du carême.

Les promenades au bois commencent leur défilé.

Comme nouvelles, les chapeaux sont tout à fait supprimés. On les remplace avec des coiffures de dentelle, comme du temps de la marquise de Maintenon et de Marie-Antoinette. La dentelle va faire nouveauté. On portera beaucoup de pelisses en dentelle et de fichus à capuchon.

Le règne des coiffeurs est à son apogée. On s'attend, pour l'été, à des exhibitions de coiffures tant soit peu audacieuses, avec plumes, fleurs, oiseaux et pierreries. Que de jeunesse, de beauté et de haute position il faudra pour faire accepter des coiffures qui ont été défendues par Louis XVI et qui ont précédé la révolution de 1789 !

MARQUISE DE FIRMIANI.

LA LANTERNE MAGIQUE

Parmi les plus élégants hôtels de Paris, il s'en trouve un — dans la partie du boulevard Malesherbes qui confine à la Madeleine — qui est particulièrement coquet, fringant, luxueux. En le voyant, on se croirait devant une des belles habitations du West-End, à Londres. Plantes exotiques dans des jardinières derrière les glaces des fenêtres ; domestique poudré à frimas avec culotte de ratine rouge, campé sur le pas de la porte ; rangée de casseroles de cuivre dans les sous-sols : rien ne manque à cette riche maison habitée par M. Martin et sa nombreuse famille.

Certes, Martin est un nom qui ne dit pas grand' chose dans un si magnifique hôtel ; mais que faire à cela ? D'ailleurs, les immortels principes de 89 nous en ont fait voir bien d'autres ; c'est pourquoi nous maintenons ce nom de Martin, puisque, d'autre part, son endosseur est tout à la fois un homme riche, parfait de ton et de langage, et, en outre, le plus jeune vieillard qu'on connaisse à Paris, où il y a tant de vieux jeunes gens.

Donc, M. Martin avait donné — en sa demeure — un raout en règle. Trente personnes à dîner et deux cents invités pour la soirée. Marchands de comestibles, verduriers à la mode, glaciers en renom, confiseurs jaloux de leur enseigne ; en un mot, le ban et l'arrière-ban des gros bonnets du *harnais de gueule* avaient été mis à contribution. En outre, entre deux quadrilles, Coquelin avait dit *les Prunes* de Daudet, les frères Lyonnet avaient chanté *Va comme j't'pousse*, Caston avait fait son petit cours de mathématique *ad usum Delphini*, et finalement Marie Sass avait couronné l'éclat de la fête par le brio de sa voix.

Tout cela revient à dire que, le lendemain, les domestiques étaient sur les dents, que le portier avait laissé la primeur des journaux à ses maîtres, lesquels étaient eux-mêmes, après-dîner, réunis au coin du feu dans la chambre à coucher de M. Martin.

Ce dernier somnolait doucement pendant que sa femme, ses fils, ses filles, son gendre et ses petits-enfants causaient à voix basse : il était cinq heures du soir environ.

Comme ils en étaient là, un orgue dit de Barbarie — c'est-à-dire d'une facture antérieure aux

récents harmoniflûtes de Gavioli, et même à celle des stridentes malles à hanches qui popularisèrent dans le temps *Le gros major me l'a dit : T'es trop petit* (quater) — se fit entendre au lointain.

Le motif qu'on distinguait à peine était interrompu, de huit en huit mesures à peu près, pour laisser percer un cri déchirant de tristesse et de langueur que la nuit rendait encore plus sinistre.

Au premier son qu'il perçut, M. Martin se retourna sur sa chaise. Plus l'orgue et la voix se rapprochaient, plus il semblait qu'ils portaient le trouble dans l'âme de cet excellent millionnaire, jusqu'à ce que enfin l'intensité de son émotion devint si grande qu'il se réveilla tout à fait.

— Entendez vous ? dit-il à son entourage.

— Oui, dit le gendre, jeune Portugais de séjour en France depuis deux ans seulement, qu'est-ce que cela veut dire ?

— Quel est l'imbécile qui peut s'amuser à jouer de l'orgue à une pareille heure et sur un pareil instrument, s'écria le fils aîné.

— Quelqu'ivrogne, ajouta la femme du Portugais.

— Du tout, reprit M. Martin d'un air évocateur, c'est la lanterne magique, écoutez !

On fit un religieux silence, et, quelques instants après, l'assistance entendit distinctement psalmodier, avec une sorte de tonalité mineure, les mots suivants :

— Lanterne magique ! Pièce curieuse à voir !

— Voyons-la ! qu'est-ce que c'est que ça, grand-père ! Voyons-la ! dirent les petits enfants en chœur.

Et, ma foi, la curiosité est un sentiment si spontané, si instinctif, que les grandes personnes présentes, sans ajouter une parole, exprimaient le même vœu par l'expression de leur physiologie.

— Après la grande soirée, la petite, soit, dit M. Martin en étendant la main vers un timbre placé sur la cheminée.

Aussitôt un domestique parut.

— Courez vite dans la rue, et faites monter la lanterne magique qui passe, reprit le maître.

— Où la trouverai-je, monsieur ? demanda le valet de chambre.

— Vous ne l'avez donc point entendue ?

— Non, monsieur.

— Comment, ce joueur d'orgue qui crie par intervalle.

— Ah ! je ne savais pas, monsieur ; j'y cours.

Et il sortit précipitamment.

— Parbleu ! s'écria le père de famille, cela

s'explique ; ce garçon a vingt-cinq ans tout au plus.

— En attendant l'arrivée du noctambule et de sa lanterne, M. Martin rêvassait au souvenir doux et puéril qui l'avait tiré de son sommeil. Tantôt, et sans mot dire, il souriait à ses enfants, tantôt il regardait fixement la corniche du plafond, de façon à rappeler les peintures de Bellanger ou des contes de Berquin. Quelques niaiseries que soient les impressions rétrospectives, elles ne laissent pas que d'être charmantes pour qui les éprouve.

Quel amoureux du règne de Louis-Philippe ne tressaillerait en entendant, à l'issue d'un passage, le cri d'une petite fille disant :

— Fleurissez-vous ! Un sou.

Hélas ! c'est deux sous que coûte aujourd'hui l'humble bouquet de violette d'un sou !

La porte s'ouvrit et donna passage à deux personnages, au lieu d'un qu'on attendait.

Le premier était un homme de haute stature, courbé en deux pour faire contre-poids à l'orgue qu'il portait sur l'échine. Il était vêtu de velours vert, usé jusqu'à la trame. D'un des boutons de la veste pendait une plaque de cuivre estampillée du nom de son propriétaire, ainsi que du numéro matricule à lui octroyé par la paterne préfecture de la Seine.

Il avait la soixantaine hardiment.

Le second était la femme du précédent, portant sur un petit crochet l'âme du métier, c'est-à-dire une gigantesque boîte à thé en fer-blanc. On eût dit la statue de la résignation. Toute sa personne manifestait le courage indispensable aux gens qui ne connaissent la vie que par les privations et l'espoir aveugle dans les récompenses célestes promises aux souffreteux par le christianisme.

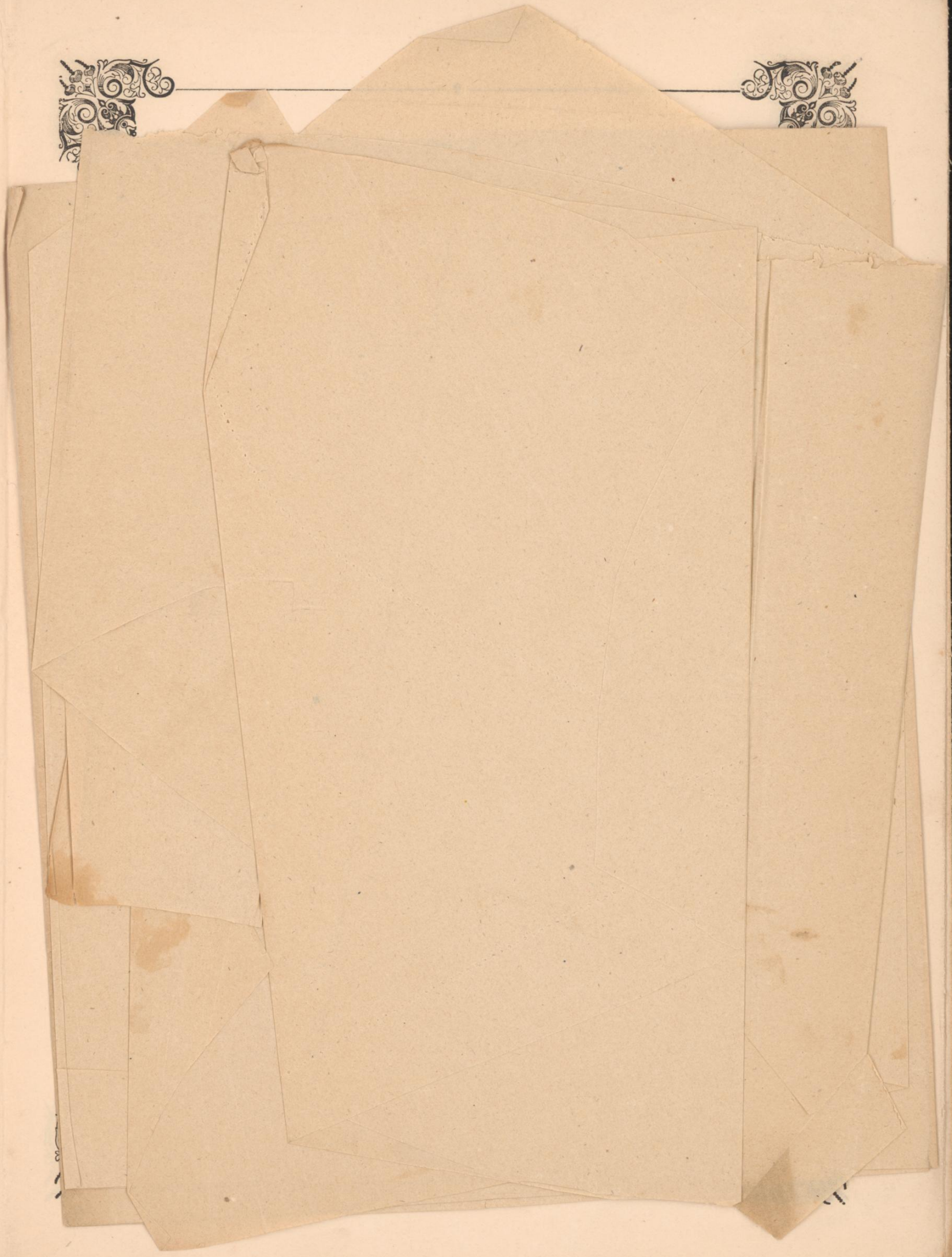
Son œil était vitreux et projeté à l'horizon, comme celui des matelots qui l'interrogent sans cesse.

Pour ce qui est de son costume, c'était certainement le triomphe de la reprise *perdue* dans des étoffes éventées, ou à peu près.

On sentait qu'avec elle les paroles étaient superflues et qu'il suffisait du regard ou d'un signe pour la faire agir.

L'homme, au contraire, comme un commerçant attentif à la vente ou comme un artiste soucieux de l'enthousiasme, avait souri dès l'abord et semblait tout espérer d'une gaieté artificielle.

Il prit une table, y déposa sa lanterne, remplit la veilleuse avec une burette à lui (car il portait tout, comme Bias) ; après quoi, il pria M. Martin



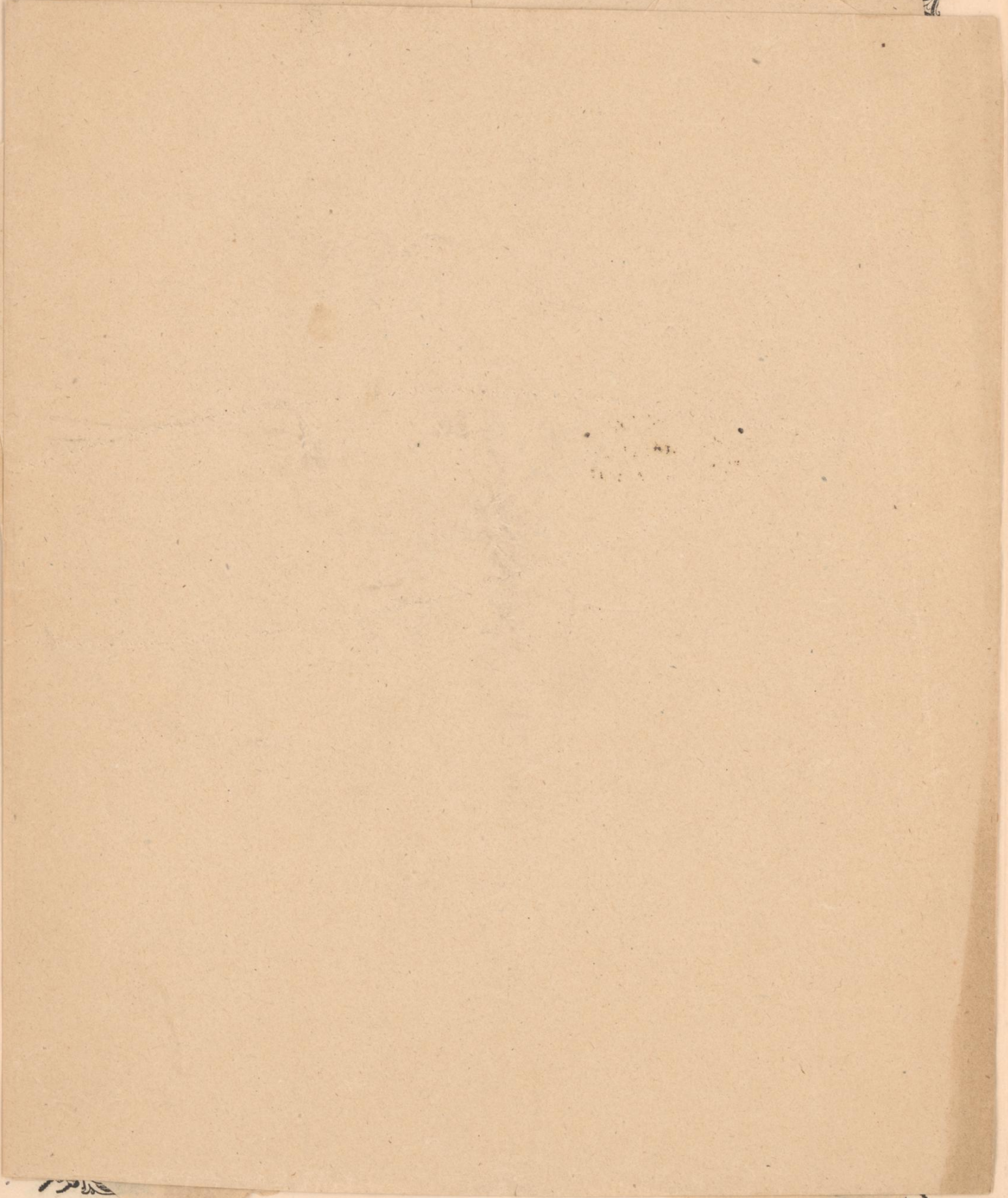
868

868





CASANOVA
QUATRE 888
FIGURE 1



120

d'éteindre les lampes, pendant que sa compagne, montée sur une chaise, achevait de suspendre un drap blanc aux rideaux de la fenêtre, à l'aide de fourchettes en bois.

Alors, dans l'obscurité, la représentation commença.

— Messieurs et dames, s'écria l'explicateur d'une voix enrouée à miracle, voyez voir d'abord M. le Soleil et M^{me} la Lune, son épouse, entourée des étoiles du ciel où, comme on dit, il y en a des bonnes et des mauvaises. Voyez bien voir ce joli tableau avant de passer au suivant, qui est encore plus joli à voir.

Dès que les silhouettes de l'astre du jour et de la pâle Phœbé eurent disparu comme par enchantement, le lanternier se pencha du côté de sa femme et lui dit à mi-voix ces simples paroles :

— Hardi ! Gros-Joues !

Aussitôt, un son rauque et funèbre partit d'un angle de la pièce : cela tremblottait comme la voix d'un cacochyme :

— Pour Dieu ! fit M^{me} Martin, pas de musique ! cela ferait peur aux enfants dans l'obscurité.

— Oh ! oui, pas de musique, ajouta en riant le père de famille.

La femme du montreur de lanterne, lâchant alors la manivelle, le bruit de l'orgue s'alanguit piteusement, et son mari reprit son explication, en introduisant la seconde pièce de son musée.

C'était l'image de Dieu le Père, ayant, à sa droite le Christ ; à sa gauche la Sainte-Vierge, et sur la tête le Saint-Esprit.

Ensuite, défilèrent sous les yeux des spectateurs la légende de l'Enfant prodigue ; d'abord au milieu des cochons, puis de retour dans la maison paternelle, et savourant une tranche du veau gras.

Après vint la vivante effigie du diable, de satan lui-même, en personne.

Enfin, quand la partie morale et instructive qui, depuis le père Kirscher, fait la base de toute exhibition magique, fut épuisée, ce fut le tour des tableaux au gros sel, tels que : celui d'un malade court vêtu et poursuivi par un apothicaire armé ; tels que celui d'un paysan qui, pour avoir trop frappé son âne, voit tout à coup la tête de l'animal se substituer à la sienne, et *vice versa*.

Point n'est besoin de dire que, quelque indescriptible que soit la naïveté de ces images, le langage du démonstrateur trouvait encore le moyen de lui rendre des points.

Somme toute, les petits enfants rirent aux éclats, et les grandes personnes, sans se divertir,

précisément autant, ne laissèrent pas que de s'amuser beaucoup,

Si Peau d'âne m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême.

Lorsque tout fut fini, on ralluma les lampes, et M. Martin, s'avançant vers le lanternier, lui mit un louis dans la main, en disant :

— Ah ça ! comment appelez-vous donc votre femme ?

— Gros-Joues, c'est un *sous-briquet*.

— Mais la chère dame est plutôt maigre, ce semble ?

— Oui, mais elle a été plus potelée, et le surnom lui est resté. En tout cas, votre générosité, monsieur, vient bien à point, et je vous en remercie pour elle et pour moi. Pas vrai, Gros-Joues ?

La femme eut un sourire si épanoui, une respiration si satisfaite, que M. Martin se sentit pris d'un mouvement de commisération.

— La recette est donc insuffisante, demandait-il ?

— Ma foi oui, reprit l'homme, je n'y comprends rien, et je crois que le diable s'en mêle. Autrefois, en 1835, quand j'ai commencé à Paris, on faisait encore ses cent sous, six et même des fois sept francs par soirée : faux frais d'huile et de blanchissage de drap à part...

— Vraiment, interrompit M. Martin.

— C'est si vrai, que j'avais fini, au bout de quinze ans, c'est-à-dire en 1850, par me ramasser 3 600 francs, et tout cela en vivant bien, c'est-à-dire avec du vin et de la viande à tous les repas ; tantôt le pot-au-feu, tantôt un morceau de mouton, ou enfin ce qui me plaisait. Mais, à présent, ah ! coquin de sort ! il n'y a plus même de quoi tremper la soupe.

— Eh bien, pourquoi continuez-vous ?

— Je n'ai pas toujours continué. Avec mes économies, j'étais retourné au pays. Je suis de la Lorraine, sous votre respect. Là, mon beau-frère, qui est équilibriste de sa partie, m'avait associé dans sa baraque, et nous courions les foires. D'abord, ça allait bien. Mais le malheur était que le beau-frère passait toutes ses journées à jouer aux cartes dans les auberges, et que, comme il y aurait mangé des mille et des cents, c'est naturellement mon saint-frusquin qui y a passé le premier. Moi, j'étais pas content, comme vous le sentez bien ; mais quand j'aurais crié par-dessus les toits, on ne peut pas peigner un diable qui n'a pas de cheveux, comme dit l'autre. D'un autre côté, l'âge venait tout dou-

cement, et les rhumatismes avec. D'un autre côté, la Gros-Joues fallait qu'elle mange au moins une fois par jour. Comme je n'ai pas d'état : tant pis ! que je m'ai dit, nous avons fait notre position dans la lanterne magique, reprenons la lanterne ! Là-dessus, j'ai repris mon orgue sur mon dos ; tenez le même que j'ai là et qui est encore bon pour un orgue de 1829, et qui m'a coûté bel et bien quarante-cinq francs d'occasion, avec un rouleau de rechange qu'est à la maison... enfin, n'importe. Pour lors, nous sommes revenus à Paris il y a deux mois, et, depuis ce temps, nous courons les rues de Paris le soir.

— Eh bien, qu'est il résulté ?

— Eh bien, je n'y comprends rien, je vous dis. Je ne sais pas ce qu'i s'ont, ou si c'est les expositions universelles qui leur tournent la cervelle à vos Parisiens, mais ce qu'il y a de certain, c'est que je fais plus de deux lieues tous les soirs, et que c'est à peine si j'étreigne tous les trois ou quatre jours. Pourtant, il n'y a pas à dire, je ne quitte pas les quartiers neufs, qui sont si riches. Ah ouiche ! je crois que les vieux valent encore mieux, quoiqu'ils ne valent plus grand' chose. Si l'on sort de la rue Vieille-du-Temple, des alentours de Saint-Thomas-d'Aquin et du haut de la rue Saint-Jacques, le reste ne vaut pas les quatre fers d'un chien. A cause, monsieur ? C'est pourtant pas le beau monde qui manque ; on n'a jamais vu tant de gens bien couverts dans les rues.

— Ah dam ! le progrès ! dit M. Martin en manière de conclusion ; et, pour adoucir la cruauté de cette constatation, il remit deux nouveaux louis dans la main de son interlocuteur.

Là-dessus, la femme, qui n'avait pas encore plus parlé qu'une moule, dit de cette voix spéciale qui sort des poupées de luxe :

— Monsieur, voici notre adresse. Si monsieur avait parmi ses connaissances quelqu'un qui veule une représentation.

Ce disant, elle avait tiré de son corsage un papier chiffonné de la grandeur d'une carte de visite, qu'elle tendait en suppliante.

— Merci, madame, dit M. Martin en le prenant.

Le couple sortit enfin.

Une fois dans la rue, et la porte cochère refermée sur eux, l'homme s'assit sur son orgue pendant que sa femme rangeait définitivement les ustensiles qu'elle avait entassés péle-mêle, et par discrétion, dans sa petite caisse.

— Quelle chance ! hein, Gros-Joues ? dit son mari.

— An dam ! oui !

— Qu'est-ce que nous pourrions bien faire à présent, car faut quitter la lanterne ? Nous avons de l'avance, faut prendre un parti et en profiter.

— Oui.

— Oui, oui, tu dis toujours « oui » ; c'est pas une réponse : oui. Qu'est ce que tu ferais, toi ?

— Si nous allions au pays ?

— Au pays ! au pays ! ça nous avancera bien d'aller au pays. Range toujours vivement : nous verrons le reste demain, la nuit porte conseil. D'abord, et d'une, faut que je te paye de l'étoffe demain. Voilà assez longtemps que je maronne de te voir geler dans tes loques.

Sur ces entrefaites, un sergent de ville, moustaches en croc, tricorne sur l'oreille, la main sur la garde de son épée, s'avança vers eux.

— Eh ! mon brave, dit-il au lanternier, qu'il prenait évidemment pour un vagabond attardé, faut pas dormir là !

— Dormir là ! reprit l'autre, vous ne voyez donc pas que je sors de travailler, même que ma femme range les bricoles.

— Quelles bricoles ?

— Eh bien ! les bricoles de la lanterne.

— La lanterne ? Ah ! oui, la lanterne magique, pièce curieuse à voir ! Ah ça ! mais vous êtes donc du temps des Romains, vous l'ancien ? Enfin, n'empêche, enlevez-moi tout ça.

— C'est jeune, ça sort du régiment, grommela le lanternier.

Gros-Joues avait terminé, mis le cadenas ; les deux noctambules s'éloignèrent sans se parler davantage, et de ce pas pesant habituel aux traîneurs de la rue.

Soit distraction, soit force d'habitude, à cinquante pas de là, l'homme s'écria mollement et sans conviction :

— Lanterne magique ! pièce curieuse à voir !

C'était le chant du cygne de cette industrie ! Ils disparurent lentement tous deux au coin de la rue de Suresnes, et avec eux un des derniers souvenirs du vieux Paris.

DÉTOUCHE.

THÉÂTRES

THÉÂTRE-FRANÇAIS. — *Un Baiser anonyme*, un acte par M. Albéric Second. — La petite pièce que notre première scène vient de donner a obtenu un charmant succès, qui est la consécration légitime de celui qu'elle avait déjà obtenu dans des salons illustres.

L'idée n'en est pas précisément neuve, je crois même qu'elle ne l'est pas du tout ; mais les scènes sont amusantes et vives. Le dialogue est spirituel, et ce petit acte a conquis facilement ses droits à rester longtemps au répertoire.

THÉÂTRE-ITALIEN. — *Don Giovanni*. — Les représentations de *Don Juan* attire toujours la foule au Théâtre-Italien. Cette année, le chef-d'œuvre de Mozart était interprété par la presque totalité des meilleurs artistes de M. Bagier, et nous n'avons presque que des éloges à décerner à tous. M^{lle} Krauss s'est montrée véritablement comédienne et excellente chanteuse. Gardoni a tiré tout le parti qu'il pouvait tirer de son rôle ingrat d'Ottavio ; quant à M. Stroller dont on disait merveille d'avance, il n'a pas précisément réalisé les espérances que l'on fondait sur lui. Décidément nous lui préférons Faure.

M^{lle} Patti est toujours la joie, la gaieté de ce théâtre, une voix sans pareille, un goût que l'étude épure chaque jour, et, mieux que tout cela peut-être, une communication directe avec un public qui l'aime, et ne lui ménage jamais les applaudissements.

VAUDEVILLE. — *Les Rivaies*, par M. Amédée Rolland. — Cinq jours ont suffi ; elles ont déjà disparu de l'affiche, et l'on reprend *la Famille Benoiton*. C'est le seul compte rendu que nous puissions faire, et il en dira plus au lecteur que toute les phrases que nous pourrions accumuler.

PORTE-SAINT-MARTIN. — *La Jeunesse des Mousquetaires*. — Aimez-vous le Dumas, on en a mis partout ! Voici revenir Mélingue avec sa rapière, sa fougue, son esprit gascon, son éternelle jeunesse.

M. Mélingue est, en effet, toujours jeune ; il ne recoute aucune fatigue, et nous le voyons aller, venir, se battre, comme s'il avait encore ses vingt ans.

M. Mélingue n'a pas la profondeur et l'étude qu'apporte Frédérick-Lemaître dans ses créations, mais il est particulièrement sympathique, et il exerce sur son public une véritable fascination.

Il y avait déjà quelque temps qu'on ne l'avait vu on l'a applaudi chaleureusement à son entrée comme un hôte aimé, comme un transfuge regretté, et le voilà installé pour longtemps au théâtre de ses plus grands succès.

Nous dirons peu de chose des artistes qui le secondent. Dans la pièce qu'il joue, M. Mélingue est tout, et ceux qui l'entourent semblent n'être là que pour lui donner la réplique.

Exceptons cependant M^{me} Bonassieu, qui est toute charmante et toute spirituelle.

GAITÉ. — *La Reine Margot* (reprise). — M. Dumaine a remonté avec un soin digne des éloges de toute la critique *la Reine Margot*, qui est bien la pièce la plus amusante, la plus dramatique, la mieux charpentée de tout le théâtre de M. Alex. Dumas. C'est là une bonne idée qui sera fructueuse. *La Reine Margot* a évidemment moins vieilli que *Kean* et *Antony*. Le roman d'où la pièce est tirée est un des meilleurs qui soit sorti de l'imagination du plus fécond de nos écrivains, et le succès de cette reprise n'a pas été un moment douteux, et M. Dumaine peut revendiquer pour lui la plus large part dans ce succès.

PIERRE ZACCONE.

Un nouveau journal littéraire vient de paraître : c'est l'héritier de tous les mousquetaires passés et le père de tous les mousquetaires à venir.

Salut à *d'Artagnon*.

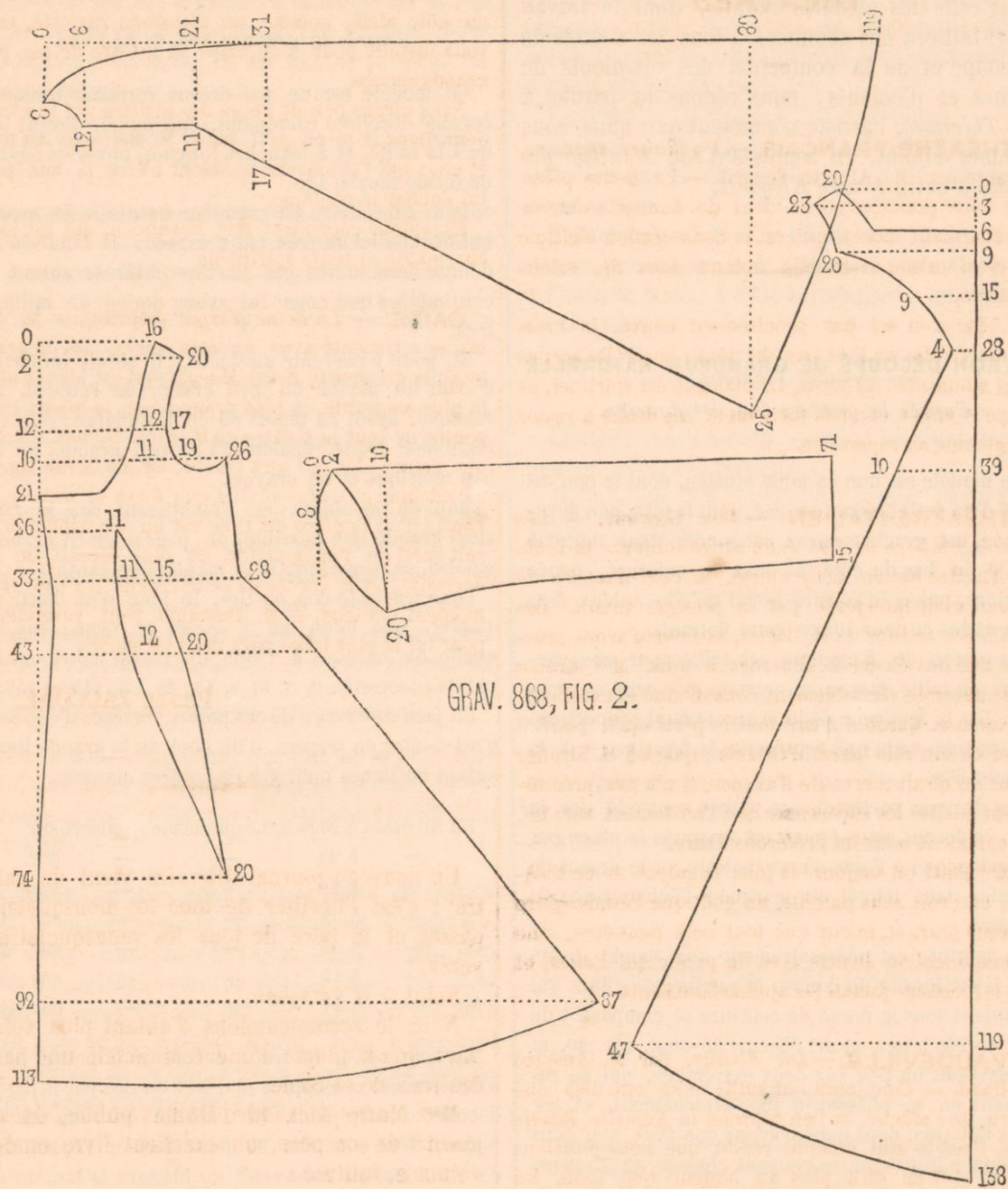
Nous le recommandons d'autant plus volontiers, que la plume d'une femme fait une partie des frais de sa copie.

M^{me} Marie Alexandre Dumas publie, dans le journal de son père, un excellent livre en deux volumes, intitulé :

Madame Benoit.

On s'abonne au *d'Artagnan*, qui paraît trois fois la semaine, les mardi, jeudi et samedi, chez M. Alfred Mercier, place de la Bourse, n° 5, et chez M. Alexandre Dumas, boulevard Malesherbes, n° 107.

Les abonnés recevront comme prime un portrait avec autographe de l'auteur de *Monte-Cristo*.



PATRONS DÉCOUPÉS DE GRANDEUR NATURELLE

ET

MODÈLES RÉDUITS AU DIXIÈME DE GRANDEUR

La France Élégante réunissant aujourd'hui le
Moniteur des Modes des Dames et de l'Enfance,
connu depuis onze ans par la publication de ses

patrons découpés de grandeur naturelle, chacun
de nos numéros contiendra dès à présent un tel
patron :

Une fois le mois dans l'édition mensuelle, pa-
raissant le 15, laquelle comprend l'édition simple
du *Moniteur des Modes*.

Deux fois le mois dans l'édition bi-mensuelle,
paraissant le 1^{er} et le 15, laquelle comprend l'édi-
tion complète de ce même journal.

Pour la description de ces patrons, ainsi que pour celle des modèles réduits, dont le travail suivi initiera nos abonnées à tous les secrets de la coupe et de la confection des vêtements de dames et d'enfants, nous cédon la parole à *M. Thirifocq*, l'artiste compétent que nous nous sommes adjoint, en réunissant son *Moniteur des Modes* à notre *France Élégante*.

PATRON DÉCOUPÉ DE GRANDEUR NATURELLE

d'après la gravure 868, 1^{re} figurine.

Ce modèle est une casaque ajustée, dont le cou est orné d'un petit poignet dentelé, dont la jupe, peu développée, est gracieusement échancrée dans toute la partie du bas du côté, et dont la ceinture, nouée derrière, présente sous le nœud qu'elle a deux flots bien étalés et deux longs bouts flottants.

Le patron de la casaque est taillé pour une personne de taille moyenne comme grandeur et grosseur. Il a la longueur de jupe exactement proportionnée, comme celle que représente la figurine 1^{re} de la planche 868.

Les diverses parties de ce patron sont : le dos, le côté, le devant, dans lequel est marquée la pince par un trait piqué à l'aide d'une roulette, et le dessus de manche dans lequel est marquée l'échancrure du dessous.

La ceinture est nécessairement une bande droite dont il est inutile de donner le patron ; les flots qui s'adaptent sous le nœud de ceinture se composent de deux carrés longs, ayant chacun 30 cent. sur 20, et s'étrécissent un peu aux deux extrémités, qui se rejoignent en se plissant à leur attachement, et les bouts flottants, dont nous n'avons que faire non plus de donner le patron, se coupent chacun de 75 cent. de longueur sur 10 de largeur du haut et 20 de largeur du bas.

Ainsi que l'indique la description de la gravure, cette casaque est exécutée en taffetas cu faye noire ; les devants, les côtés, les entournures et bas de manches encadrés de trois rangs de galons ou biais de satin, et le bas du vêtement, ainsi que le bas des bouts flottants, rappelant cette garniture, puis terminés par un effilé riche, dont les nœuds de la tête résillent, distribuent la frange en petits glands.

MODÈLE RÉDUIT AU DIXIÈME DE GRANDEUR NATURELLE

d'après la gravure 868, 2^e figurine.

Ce modèle est un par-dessus formant tunique à corsage décolleté carrément, entr'ouvert devant jusqu'à la taille, et à manches longues, ouvertes devant, de forme moyen âge.

Pour reproduire en grandeur naturelle ce modèle qui occupe ici un très petit espace, il faudrait lui donner dans toutes ces parties chiffrées autant de centimètres que nous lui avons donné de millimètres.

Et, pour y parvenir aisément, il serait important d'avoir du papier un peu grand, en rouleau, par exemple, ayant au moins 80 cent. de large ; puis une règle bien droite, également un peu grande, un ruban métrique et un crayon.

Muni de ces objets, en s'établissant sur la table aussi grande que possible, on peut lever en grand le modèle, en procédant de la manière suivante :

Pour tracer le dos, on tire, le long d'un bord du papier, une ligne de 1 mètre 38 cent., sur laquelle on marque, à l'aide du ruban métrique, les points successifs, 0, 3, 6, 9, 15, 28, 39, 119 et 138.

En face de chacun de ces points, on trace d'équerre, c'est-à-dire en travers, d'un côté de la grande ligne, autant de lignes qu'il y a de chiffres marqués.

En arrêtant à 20 la ligne qui forme l'équerre sur	0.		
— à 23	—	—	sur 3.
— à 20	—	—	sur 9.
— à 9	—	—	sur 18.
— à 4	—	—	sur 28.
— à 10	—	—	sur 39.
Et — à 47	—	—	sur 119.

En face de 6, on trace encore une petite ligne d'équerre qui commence le dessin du dos par la partie décolletée carrément, de laquelle on remonte en biaisant vers le chiffre 20 pour former l'épaulière ; de 20 à 23, on redescend en biaisant la largeur de celle-ci ; de 23 au 2^e chiffre 20, on cintre la partie du dos qui est comprise dans l'emmanchure ; de 20 à 4, on dessine le cintre du côté, en passant sur le chiffre 9 ; de 4 à 10, on forme la partie faiblement arrondie du haut de jupe, et de 10 à 47, on tire une ligne droite ; puis on termine le tracé du dos en formant la partie doucement arrondie, qui en est le bas, entre 47 et 138.

On procède de même pour tracer le côté, en tirant d'équerre les lignes suivantes : de 8 sur 0 ; de 12 sur 6 ; de 11 sur 21 ; de 17 sur 31, et de 52 sur 89. Après quoi on dessine le côté en copiant le petit tracé.

On procède encore de même pour faire le devant, en traçant les lignes d'équerre suivantes :

De 16 sur 0 ; de 20 sur 12 ; de 12 et 17 sur 12 ; de 11, 19 et 26 sur 16 ; le carré du décolleté sur 21 ; de 11 sur 26 ; de 11, 15 et 28 sur 33 ; de 12, 20 et 39 sur 43 ; de 26 sur 74, et de 78 sur 92 ; après quoi, on trace le devant.

Enfin, pour tracer la manche, on tire les lignes d'équerre, 8 sur 0 ; 20 sur 10, et 15 sur 72.

Le modèle, ainsi tracé avec soin, on peut tenir pour certain qu'il est conforme à celui que nous livrerions en grand pour une personne de taille moyenne.

Mais, nous dira-t-on, il y a une grande difficulté qui se présente pour couper de grands patrons d'après vos petits modèles réduits au dixième : celle de tracer les lignes transversales bien d'équerre sur les grandes lignes qui embrassent la longueur de chaque partie du modèle ?

A moins d'avoir un coup d'œil extrêmement exercé, les lignes d'équerre ne seront pas régulières, et le tracé sera très imparfait, surtout si nous n'avons pas d'équerre sous la main, et vous n'avez pas même mentionné cet instrument, qui serait le principal pour mettre à l'épreuve le système que vous préconisez.

Comment espérez-vous que nous réussirons ?

A cela nous répondrons, que rien ne se peut faire bien, pas même le moindre point de broderie en tapisserie, si l'on ne met pas de précision en exécutant le travail.

Quant à l'équerre, nous allions oublier de le dire, tout le monde possède cet instrument. Il suffit d'avoir une grande feuille de papier que l'on plie bien juste en quatre, et que l'on épingle ainsi. Les deux bords du carré, du côté des plis, formeront l'équerre aussi juste qu'on le puisse désirer, pour tracer tous les patrons de la manière que nous venons d'expliquer, d'après nos modèles réduits (1).

THIRIFOCCQ.

(1) Dans une prochaine livraison, nous indiquerons les moyens pratiques de grandir ou diminuer un patron suivant la taille de la personne à laquelle on désire le faire servir.

Pour obliger les abonnées qui désirent des patrons découpés, sur mesure ou autrement, d'après les gravures de ce journal, l'administration en fera l'envoi franco sur toutes les demandes accompagnées de 1 fr, 25 c. pour chaque patron. Il ne peut être tenu compte que des demandes accompagnées du montant.

Le Bal d'Enfants, donné le Lundi Gras au Châtelet, avait attiré plus de 6,000 personnes. La salle de danse, composée de charmants petits bébés, portant les costumes les plus pittoresques, formait un tableau ravissant.

L'orchestre de Métra a fait merveille.

Jeudi de la *Mi-Carême*, Fête des joujoux. Distribution par le célèbre Géant chinois, merveille de la nature.

Prix d'entrée : 3 fr. ; billets de famille pour quatre personnes : 8 fr. ; loges et fauteuils loués à l'avance, 5 fr., à l'Administration, au théâtre du Châtelet.

CIRQUE NAPOLÉON. — Tous les soirs à huit heures, exercices équestres.

Débuts de MM. Anisetto, Hiram Francklin, Furino et Avolo.

Les Concerts où l'on entend la véritable musique de maître, dont l'exécution est confiée à cinquante artistes du plus grand mérite, sont les Concerts du Casino, rue Cadet, si habilement et si énergiquement conduits par l'intelligent chef et compositeur *Arban* ; les Concerts ont lieu les mardis, jeudis, samedis et dimanches.

DESCRIPTION DES GRAVURES

PLANCHE 868

Toilettes de demi-saison. — Première mise. — Robe de pou-de-soie vert. Jupe montée à fronces derrière et plate devant. Corsage ajusté, garni autour des épaules par deux rangs de biais en satin. Manches justes, garnies de biais. Petite confection taillée en basquine, garnie de biais en satin et d'une grosse frange. Ceinture en même étoffe à longs pans frangés. Chapeau en crêpe tendu, orné sur le sommet de la forme par un nœud de satin, servant d'agrafe à une branche de feuillage tombant de côté. Barbes en crêpe.

Deuxième mise. — Toilette de dîner composée d'une première robe en taffetas gros grain gris toute unie. Cette toilette se termine par une polonaise en pou-de-soie, d'un gris assorti, mais plus foncé. Manches moyen âge. Derrière, à la taille, deux gros plis creux. Les devants sont plats. Sur tous les bords de ce vêtement, torsade de soie. Dans les cheveux, trois rangs de perles en corail.

PLANCHE 866

Toilettes de bal. — Première mise. — Robe composée d'une première jupe en satin blanc, voilée de tulle blanc bouillonné en neige. Sur cette seconde jupe, tunique de dentelle Chantilly. Corsage en satin blanc, voilé par un second corsage tout en dentelle. Sortie de bal en hermine. Coiffure garnie de doubles diadèmes d'or.

Deuxième mise. — Robe style Louis XVI. Le devant, d'un seul patron, forme plastron et tablier en satin blanc bouillonné de tulle, losangé de biais en satin vert. De reste de la robe, dos et tunique, sont en satin vert. Sur les épaules, nœud de satin. Dans les cheveux, nœud de satin, et rose sur le côté.

Troisième mise. — Robe de tarlatane blanche sur sous-jupe en faye. La jupe est plate devant, et garnie en tablier d'un double plissé en tarlatane, traversé par un ruban en satin bleu passant sous les plissés. Corsage froncé à l'enfant, encadré d'une découpe en satin. Ceinture en satin. Coiffure enroulée de satin et de perles.

Quatrième mise. — Robe de satin jaune, garnie au bas par un haut volant de crêpe, avec ruban de satin passé dans un large ourlet, surmonté par trois fins rouleaux de satin. Corset en satin, voilé par un fichu de dentelle, faisant plastron devant et derrière, où l'on ajoute une espèce de basque en dentelle rose sur le côté.

CORRESPONDANTS

Pour Lyon : chez M^{me} PHILIPPE BAUDIER, au Bureau central, rue Gasparin, 29.

Pour la Belgique et la Hollande :

M. BOUSQUET DE TOURTOUR, grande place, n° 28. (Entrée particulière, rue des Harengs, n° 20, à Bruxelles.)

Pour toute l'Angleterre :

A Londres, chez M. Edouard CARRIÈRE, 57, Davies street, Berqueley square.

Pour Francfort-sur-le-Mein : chez M. WILH FUCHS, Zeil 1. (Constabler Wache.)

Correspondants pour l'Autriche, l'Allemagne, la Prusse et la Russie :

Aux directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck (Prusse).

Pour la Toscane et les Etats Romains :

M. Joseph KIERNERK, rue Cerretoni, près l'hôtel d'York, n° 4663, premier étage, à Florence.

On peut s'abonner aussi à tous les bureaux de messageries et chez tous les libraires.

LA FRANCE ÉLÉGANTE

ET

LE MONITEUR DES MODES DES DAMES ET DE L'ENFANCE

SE PUBLIE EN DEUX ÉDITIONS

L'ÉDITION MENSUELLE

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS, PUBLIE :

- 1° 12 numéros grand in-8°, format de luxe,
- 2° 24 gravures de modes coloriées,
- 3° 12 planches de broderies et travaux,
- 4° 12 patrons découpés de grandeur naturelle, de robes ou confections.

Prix d'abonnement :

Un an : Paris, 40 fr. ; Départements, 42 fr. ; six mois : Paris, 6 fr. ; Départements, 7 fr.

L'ÉDITION BI-MENSUELLE

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS, PUBLIE :

- 1° 24 numéros grand in-8°, format de luxe,
- 2° 36 gravures de modes coloriées,
- 3° 12 planches de broderies et travaux,
- 4° 24 patrons découpés de grandeur naturelle de robes ou confections,
- 5° Plusieurs morceaux de musique inédite pour chant et piano,
- 6° Et une multitude de fantaisies en tapisserie, crochet, tricot, etc.

Prix d'abonnement :

Un an : Paris, 15 fr. ; Départements, 18 fr. ; six mois : Paris, 8 fr. ; Départements, 10 fr.

Etranger, selon les destinations.

PLANCHE 866

CORRESPONDANTS

Toilettes de bal. — Première mise. — Robe composée d'une première jupe en tulle blanc bouillonné en robe, jupe, tunique de dentelle blanche, voilé par un second. Sortie de bal en hermine. Couronnes et diadèmes d'or.

Deuxième mise. — Robe devant, d'un seul patron, formée en satin blanc bouillonné de tulle, satin vert. De reste de la robe, satin vert. Sur les épaules, cheveux, nœud de satin, et ruban.

Troisième mise. — Robe composée d'une sous-jupe en faye. La jupe est en tulle blanc bouillonné, plissée par un ruban en satin bleu. Corsage froncé à l'enfant, en satin. Ceinture en satin. Couronnes et de perles.

Quatrième mise. — Robe composée d'un bas par un haut volant de crêpe, passé dans un large ourlet, rouleaux de satin. Corset en tulle de dentelle, faisant plaqué où l'on ajoute une espèce de dentelle sur le côté.

chez M^{me} PHILIPPE BAUDIER, au 29, rue Gasparin, 29.

Belgique et la Hollande : chez M. TOURTOUR, grande place, 10, particulière, rue des Harengs, 10 (les.)

Angleterre : chez M. Edouard CARRIÈRE, 57, Da-queley square.

Port-sur-le-Mein : chez M. WILH (Constabler Wache.)

Autriche, l'Allemagne, Russie :

chez M. des postes de Cologne et de (usse).

France et les Etats Romains :

chez M. ERNERK, rue Cerretoni, près l'hôtel, premier étage, à Florence.

Donner aussi à tous les bureaux de chez tous les libraires.

LA

ANTE

LE MONITEUR

DE L'ENFANCE

L'ÉDITION MENSUELLE

DITION BI-MENSUELLE

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS, PUBLIE :

ET LE 15 DE CHAQUE MOIS, PUBLIE :

- 1° 12 numéros grand in-8°
- 2° 24 gravures de modes colorées
- 3° 12 planches de broderie
- 4° 12 patrons découpés de robes ou confections

- grand in-8°, format de luxe,
- de modes colorées,
- de broderies et travaux,
- découpés de grandeur naturelle de confections,
- morceaux de musique inédite pour piano,
- multitude de fantaisies en tapisserie, tricot, etc.

Prix d'abonnement :

x d'abonnement :

Un an : Paris, 40 fr. ; Départements, 45 fr. ; six mois : Paris, 6 fr. ; Départements, 7 fr.

Un an : Paris, 15 fr. ; Départements, 18 fr. ; six mois : Paris, 8 fr. ; Départements, 10 fr.

Etranger, selon les destinations.

